



Le sens de l'intériorité dans un monde sécularisé

Dom Michel Jorrot,
Abbé de Saint-Maurice de Clervaux
En l'église Notre-Dame au Sablon
28 avril 2016

INTRODUCTION

Quand on est jeune postulant dans une grande abbaye et qu'un jour on vous dit : « Vous allez bientôt chanter l'épître devant la grille face aux moniales...Préparez-vous ! » Oui, préparez-vous... à tous les points de vue ! Evidemment l'impression ressentie est assez forte, et on en garde un très modeste souvenir. Mais un jour une précision s'ajoute : « A partir de demain, dans le chœur des moniales, ne soyez pas étonné, il y aura aussi une dame en noir » Ah ! « C'est l'Impératrice Zita ! » Merci ! Vous auriez dû me le dire après !

Qu'une Impératrice de cet âge, aime venir passer quelques temps dans une abbaye, on admire et on comprend son besoin de porter devant Dieu les lourdes intentions confiées, encore, par la Providence. Mais, ce qui a pu également m'interpeller c'est sa présence dans la communauté de Sainte-Cécile de Solesmes en exil. Là, à l'âge de 17 ans, elle assistait aux derniers moments de la première abbesse, Madame Cécile Bruyère. Pouvons-nous voir en cela seulement un hasard anecdotique ? En effet, des membres de sa grande famille y avaient répondu à la vocation contemplative. Certes, la jeune Zita, envoyée par sa mère, ne resta que six mois à Ryde, le climat n'étant pas spécialement apte à l'épanouir, comme l'évoque finement M. Jean Sévillia (p. 26). Quoi qu'il en soit, il est permis de penser que sa présence dans le milieu monastique a contribué à développer son sens de l'intériorité, disons de la vie spirituelle. Précieux témoignage, s'il en est, en ces temps, le sien et le nôtre, où la société, en occident spécialement, se fait fort d'ignorer la référence à Dieu. Les valeurs humaines elles-mêmes s'effacent devant les impératifs les plus divers et les moins constructifs.

Alors un instant, si vous le voulez bien, essayons de considérer ce qu'est l'intériorité chrétienne et son opposant, la sécularisation. Peut-être que la voix du monachisme si prisée pour son silence fécond nous apportera-t-elle en fin de discours un souffle de réconfort en ce que nous croyons être le seul chemin pour remonter à la source cachée de la paix intégrale, l'intériorité.

I - LE SENS DE L'INTERIORITÉ

Le sens de l'intériorité où puise-t-il son origine ? Dans la foi. Ainsi, par définition, les réalités qui constituent et habitent cette intériorité ne se voient pas. Cependant, il y a quelque chose qui transparait. Le 19 avril 1989, dans son homélie lors du service funèbre pour l'Impératrice, Dom Jean Prou, alors Abbé de Solesmes, disait : « La foi dominait et guidait toute sa vie. C'est elle qui faisait l'unité de sa vie, qui lui donnait cette force d'âme que tous ont admirée en elle... On la sentait habitée par Dieu, et son âme toujours tournée vers lui, le tout dans une parfaite simplicité, réserve et discrétion. » (Lettre aux Amis de Solesmes 1989, n° 2, pp. 15-19). Dans sa biographie Erich Feigl écrit : « Le seul vrai soutien est la foi. Celle de Zita, formée par ses parents et par *un bon nombre* de tantes et sœurs religieuses et renforcée par son mari, restera prodigieuse, dans les épreuves, jusqu'à la mort » (Zita de Habsbourg, p. 17). M. Sévillia souligne cette vertu en posant la question : « Zita, étonnamment solide, ... elle sut faire face... Raisons de cette force ? D'abord sa foi catholique. Une fois totale, inébranlable » (p. 300).

Nos réflexions voudraient se nourrir de cette expérience spirituelle. Notre conviction sur le sens et le désir de l'intériorité sera confortée, je l'espère, par un tel exemple.

Dans une approche globale, nous nous demandons en premier lieu : « Qu'est-ce qui caractérise la vie spirituelle comme telle ? » N'est-ce pas précisément sa dimension proprement intérieure. Une vie spirituelle religieuse est vie de l'âme. Selon saint Thomas et selon la plus constante tradition spirituelle dans l'Eglise, l'intériorité résulte de la foi. Elle se présente comme une relation personnelle avec Dieu, avec le Christ, et cette intériorité vient de l'Esprit Saint. Cela porte un nom : c'est ce qu'on appelle la Loi évangélique. Et c'est elle qui est inscrite dans les cœurs, selon la Lettre aux Hébreux (Hb 10, 16). De quoi s'agit-il ? C'est une entrée dans l'amitié de Dieu par la charité. Nous ne parlons pas seulement ici de l'intériorité psychologique de la personne humaine, mais de l'intériorité spirituelle qui consiste en la convergence intime et comme la rencontre au plus profond de l'homme de trois 'éléments' nécessaires : l'action de la grâce alliée à la liberté, la présence du Saint Esprit et la Loi

évangélique. Ce sont là comme des principes spirituels qui constituent formellement la vie intérieure. Elle prend sa source en Dieu, s'adresse à lui et s'achève en lui.

Cela nous place directement dans la ligne de l'enseignement de saint Paul sur l'homme intérieur qui se complait dans la loi de Dieu et se renouvelle de jour en jour (Rm 7,22 Ep 3, 16), à l'inverse de l'homme extérieur qui s'en va en ruine (2 Co 4, 16). Souvenons-nous des paroles du Christ en saint Jean, après la Cène : c'est une promesse inouïe : « Si quelqu'un m'aime, il restera fidèle à ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons chez lui, nous irons demeurer auprès de lui » (Jn 14, 13-26).

Ainsi, cette réalité intérieure est d'une incroyable vitalité. Il ne faut donc pas s'étonner si à l'âge des Pères de l'Eglise, surtout le grand IV^e siècle, l'intériorité s'est déployée dans la prière et la vie contemplative, dans la quête de la sagesse et dans l'ascèse monastique. Nous pourrions par exemple évoquer brièvement comment la recherche de Dieu chez saint Augustin manifeste la richesse et l'ampleur de la voie de l'intériorité. En quoi consiste pour lui cette voie ? Il s'agit d'un itinéraire spirituel. Il comporte comme trois niveaux : un regard contemplatif sur le monde extérieur, le retour sur soi et le dépassement vers Dieu.

Sur l'admiration pour les créatures, il écrit : « Je considère la terre... Grande est sa beauté. Je contemple l'immensité de la mer... Je lève les yeux vers le ciel... Si on interroge toutes ces beautés... elles répondent : Nous ne sommes pas ton Dieu ; cherche au-dessus de nous » (Conf. I, X, VI, 9). Encore faut-il l'entendre cette question sur le sens et l'origine de la création ! Nous percevons déjà ce que devient l'esprit de l'homme quand il s'arrête à l'œuvre sans remonter à son Auteur.

Alors s. Augustin rentre en lui-même. Il perçoit en lui deux réactions : la perception des choses sensibles et l'appréciation qu'il porte sur elles. Il reconnaît en lui une capacité rationnelle et comme une sorte de lumière qu'est la pensée. Ainsi, il aime la sagesse qu'il saisit par sa pensée. Il pose des jugements et se situe comme au-dessus de tout le visible.

Mais, dans cette entrée en lui-même, il découvre qu'il n'est pas à l'origine de cette lumière intérieure qui l'habite. Il va chercher Dieu au-dessus de lui-même. « Assurément, dit-il, on ne peut percevoir Dieu qu'au moyen de l'esprit, et cependant Dieu n'est pas ce qu'est mon esprit. Car, mon esprit n'est pas immuable, il progresse, il s'altère, il ignore et il sait... Or, cette instabilité n'existe pas en Dieu. Je sens que mon Dieu est quelque chose de supérieur à mon âme »(Sur le Ps 41). Evitant toute dispersion pour que rien de lui ne s'écarte de Dieu, il écrit : « J'ai répandu mon âme au-dessus de moi-même, et il ne me reste plus rien à saisir que mon Dieu. Tu me fais entrer dans un sentiment tout à fait extraordinaire au fond de moi, jusqu'à je ne sais

quelle douceur qui, si elle devenait parfaite en moi, serait je ne sais quoi que cette vie ne sera pas » (Conf. I, X, XL, 65). C'est là, au-dessus de mon âme qu'est la maison de mon Dieu. Là il habite, de là il me voit, de là il m'a créé, de là il me gouverne, de là il m'appelle, il me dirige, me conduit et me mène au port » (Sur le Ps 41).

Evidemment, saint Augustin invite son lecteur à entrer lui-même dans sa propre intériorité, dans une expérience spirituelle. Mais, en outre l'accès à l'au-dessus de soi n'est pas une démarche philosophique néoplatonicienne. Pour Augustin, cela vient du Christ qui se révèle sous le voile du mystère, par le don de cette lumière intérieure qui s'appelle la foi. La foi dans le Verbe incarné est la clef de cette intériorité mystique. Ainsi, nous l'avons dit, la lettre aux Hébreux parle de cette loi inscrite dans le cœur et le mystère de l'intériorité aide chacun à percevoir combien il peut vivre seul à seul avec Dieu, étant donné l'admirable unicité de la personne humaine, directement créée par Dieu et comme on l'a dit, préférée au néant. Chacun peut entendre dans le fond de son être cette parole souveraine et infiniment persuasive : « Je veux que tu sois, et que tu le saches ».

II - UN MONDE SÉCULARISÉ

En contraste avec ce que nous venons de dire, nous avons conscience de vivre dans un contexte où l'homme est entraîné vers l'extérieur de lui-même. Mais, reconnaissons qu'il existe également chez beaucoup de personnes une soif accrue d'intériorité sous l'attrait des valeurs spirituelles, et justement pour lutter contre cette extériorisation banalisante.

Qu'entendons-nous par monde sécularisé ? Il y a en effet un risque d'équivoque. Est-ce que nous pensons 'sécularisation' ou 'sécularisme'. La différence doit être claire. Car, en rigueur de terme, il faut distinguer le processus de sécularisation et celui du sécularisme. D'un côté comme de l'autre il s'agit de considérer le rapport entre le temporel et spirituel, entre les réalités profanes et celles qui relèvent de la foi. Les unes comme les autres ont leur origine dans le même Dieu. Vatican II a parfaitement mis les choses au clair en disant : « Si par autonomie des réalités terrestres, on veut dire que les choses créées et les sociétés elles-mêmes ont leurs lois et leurs valeurs propres, que l'homme doit peu à peu apprendre à connaître, à utiliser et à organiser, une telle exigence d'autonomie est pleinement légitime... » (GS n° 36 §2) Dans cette même ligne, l'exhortation apostolique du bienheureux Paul VI *Evangelii nuntiandi* (1975) disait : « Cette sécularisation est l'effort, en lui-même juste et légitime, nullement incompatible avec la foi et la religion, de déceler dans la création, en chaque chose et en chaque événement de l'univers, les lois qui les régissent avec

une certaine autonomie, dans la conviction intérieure que le Créateur y a posé ces lois » (n° 55).

Mais, à l'opposé, nous trouvons le *sécularisme*. Là, il s'agit d'une autonomie du temporel qui affirme que les choses créées ne dépendent pas de Dieu et que l'homme peut en disposer sans référence au Créateur. L'encyclique *Laudato Si* est éloquente à ce sujet. La fausseté de cette position ne peut échapper à quiconque reconnaît l'existence de Dieu. En effet, la créature sans son Auteur, s'évanouit... Et même l'oubli de Dieu rend opaque la créature elle-même (GS n° 36 §3). En écho à cet enseignement du Concile Vatican II, la même exhortation de Paul VI affirme : « Le sécularisme est une conception du monde d'après laquelle ce dernier s'explique par lui-même, sans qu'il soit besoin de recourir à Dieu. Dieu est devenu ainsi superflu et encombrant. Un tel sécularisme, pour reconnaître le pouvoir de l'homme, finit donc par se passer de Dieu et même par renier Dieu » (n° 56). D'ailleurs Vatican II déclare sans crainte de déplaire, mais pour éclairer tout homme de bonne volonté : « Ils se trompent... ceux qui... croient pouvoir se livrer entièrement à des activités terrestres en agissant comme si elles étaient tout à fait étrangères à leur vie religieuse... Ce divorce entre la foi dont ils se réclament et le comportement quotidien d'un grand nombre est à compter parmi les plus graves erreurs de notre temps » (GS n° 43). La marginalisation de Dieu devient un athéisme ambiant et pragmatique qui, comme l'a écrit le Cardinal Danneels : « se rapproche d'un vide spirituel qui de plus en plus, à notre époque, devient la seule alternative de la foi » (DC 1985, p. 1070).

Pour en revenir à notre propos : le monde sécularisé que nous évoquons en opposition au sens de l'intériorité, relève donc en fait du sécularisme. Ainsi, en février 2002, le pape Jean-Paul II disait à propos de l'Europe : « Ma préoccupation la plus grande pour l'Europe est qu'elle garde et fasse fructifier son héritage chrétien... Le continent plonge ses racines non seulement dans le patrimoine gréco-romain, mais dans le patrimoine judéo-chrétien qui a constitué pendant des siècles son âme la plus profonde... Malheureusement, vers le milieu du dernier millénaire a commencé un processus de sécularisation...qui a prétendu exclure Dieu et le christianisme de toutes les expressions de la vie humaine... »

Nous voici donc devant la situation actuelle. Et qu'en est-il résulté ? Jean-Paul II poursuivait : « Le point d'arrivée de ce processus a souvent été le laïcisme et le *sécularisme* agnostique et athée, c'est-à-dire l'exclusion absolue et totale de Dieu et de la loi morale naturelle de tous les milieux de la vie humaine... N'est-il pas significatif, de ce point de vue, que l'on ait ôté de la Charte de l'Europe toute référence explicite aux religions et, donc, également au christianisme ? J'ai exprimé mon regret devant ce fait, que j'estime antihistorique et offensant pour les pères de l'Europe nouvelle ». Car,

ajoutait le Pape, « Le vieux continent a besoin de Jésus-Christ pour ne pas perdre son âme et ce qui l'a rendu grand dans le passé et qui le propose aujourd'hui encore à l'admiration des autres peuples. » (Documentation catholique n° 2267, p.302).

Le constat décrit par ce pape prophète est dramatique : « Le XX^e siècle a souvent prétendu... construire la cité des hommes sans faire référence au Christ et il a fini par l'édifier de fait contre l'homme. Mais les chrétiens le savent, il n'est plus possible de refuser ou d'écarter Dieu, sans s'exposer au risque d'humilier l'homme » (DC n° 2275, p. 730).

On devine dès lors à quel point le monde sécularisé est incapable de saisir la profondeur du mystère de la relation de l'homme avec Dieu. Le problème est là. Dès le début de son pontificat, Jean-Paul II attirait l'attention, devant les évêques de France, en 1980, sur la formidable tentation qui menace l'homme contemporain : « Nous vivons une étape de tentation particulière pour l'homme... La tentation actuelle (on pourrait presque dire que c'est une 'méta-tentation') va au-delà de tout ce qui, au cours de l'histoire, a constitué le thème de la tentation de l'homme, et elle manifeste en même temps, pourrait-on dire, le fond même de toute tentation. L'homme contemporain est soumis à la tentation du refus de Dieu au nom de sa propre humanité. »

Cette société sécularisée n'a plus de points de repères ni même le sens des authentiques valeurs humaines que l'on peut résumer dans le terme de culture. Le sécularisme est un fruit amer de l'athéisme, tel qu'il fut subit par tant de pays. Par exemple, le cardinal Wyszynski écrivait en 1966 : « L'actuel appauvrissement de la pensée...met en évidence une certaine défaillance de la culture, vécue comme conséquence de l'abandon des inspirations religieuses » (DC n° 2270, p. 462).

Une suite à cela s'impose, dramatique. La mission de l'Eglise n'en est que plus difficile. En effet, un fossé se creuse entre les générations, car le sens d'un bien commun, patrimoine universel incluant la religion, disparaît. Une telle absence risque même de n'être plus remarquée. Devant le Conseil Pontifical pour la Culture, le pape Jean-Paul II déclarait, en mars 2002 : « La transmission du message évangélique dans le monde d'aujourd'hui est particulièrement ardue, notamment parce que nos contemporains sont immergés dans des milieux culturels souvent étrangers à toute dimension spirituelle et *d'intériorité*, dans des situations où dominant des aspects essentiellement matérialistes. Plus sans doute que dans toute autre période de l'histoire, il faut aussi noter une rupture dans le processus de transmission des valeurs morales et religieuses entre les générations, qui conduit à une sorte d'hétérogénéité entre l'Eglise et le monde contemporain » (DC n° 2269, p. 404).

Pour en revenir à la distinction entre un légitime processus de sécularisation qui apprend à traiter les réalités selon leur ordre, qui peut se résumer dans le rapport foi et raison, (cf. L'encyclique *Fides et Ratio*, de J-P. II), et le sécularisme qui suscite une opposition dans ces ordres pour dénier le spirituel, nous sommes conduits à établir un discernement, sous peine d'être victimes d'un impératif culturel incontournable et nuisible. C'est ce qui faisait dire à saint Jean-Paul II en Pologne : « Il faut faire la distinction entre les valeurs éternelles et authentiques de l'esprit humain et les substituts illusoire du bien qui prennent forme dans l'impératif culturel d'aujourd'hui » (DC n° 2270, p. 462).

Et cette distinction s'impose de façon constante dans l'usage des moyens de communication omniprésents dont cependant l'Eglise désire se servir pour sa mission. Dans son document « Ethique et Internet », le Conseil Pontifical pour les Communications Sociales s'exprime ainsi : « La question d'une domination culturelle devient un problème particulièrement sérieux, lorsqu'une culture dominante et porteuse de fausses valeurs, contraires au véritable bien des personnes et des groupes, s'impose. En l'état actuel des choses, Internet, de même que d'autres moyens de communication, transmet le message et les valeurs de *la culture occidentale sécularisée*, à des personnes et à des sociétés qui, dans de nombreux cas, ne sont pas préparées à l'évaluer et à y faire face. Cela soulève de graves problèmes, par exemple en ce qui concerne le mariage et la vie de famille, qui connaissent une crise difficile et radicale dans de nombreuses parties du monde » (DC n° 2267, p. 321). Le Saint-Père fait état du même phénomène dans l'Exhortation *Amoris Laetitia* : « Dans le milieu familial, on peut aussi apprendre à discerner de manière critique les messages véhiculés par les divers moyens de communication sociale. Malheureusement, bien des fois, certains programmes de télévision ou certaines formes de publicité ont un impact négatif et affaiblissent les valeurs reçues dans la vie familiale » (n° 274).

CONCLUSION

Il est fondamental de comprendre que l'intériorité spirituelle, inhérente au sujet humain comme tel, de par son intelligence et les capacités de sa liberté initiatrice d'acte personnels, ne l'enferme pas en lui-même. Au contraire, plus est profonde l'intériorité et plus grand devient son rayonnement. On se trompe évidemment quand on se plaît à opposer l'intériorité et le don de soi vers l'extérieur. Non, la vie intérieure ne fait pas obstacle à l'engagement chrétien tourné vers les autres. C'est bien le contraire, car l'intériorité seule fait éclore les idées les plus fécondes et les actions les meilleures pour l'Eglise et pour la société. Il y a en nous un échange continu entre l'exercice des sens et la vigueur de l'esprit, entre les perceptions immédiates et le développement immense de la pensée, entre l'action et la nécessaire réflexion. Nous

possédons en nous-mêmes un trésor plus précieux que tout avoir matériel ou talentueux : notre âme, notre conscience, notre cœur lieu secret de sagesse et d'amour de Dieu et du prochain.

Ce monde sécularisé nous place devant un choix bien évangélique : se laisser entraîner dans la voie large de l'extériorité universellement ouverte par l'écran, ou bien nous décidons de nous engager dans l'étroit sentier de l'intériorité : ce sentier passe par notre cœur, là l'Esprit Saint nous conduit vers la source éternelle de la vie véritable.

L'Impératrice touchait, pour ainsi dire, du doigt cette ouverture ineffable vers le ciel en assistant son mari jusqu'au dernier instant. Zita lui dit : « Pense seulement au Sauveur qui est ici. Abandonne-toi à lui. » « Oui, répond-il, dans les bras du Sauveur, toi et moi, et nos enfants chéris... Jésus, viens, viens... Mon Jésus quand tu veux... Jésus » (Jean Sévillia, p. 201).

Le monachisme bénédictin parlait au cœur de l'Impératrice, nous l'avons souligné au début. Il serait opportun d'écouter ce que disait Paul VI en 1964, alors qu'il consacrait à nouveau le monastère de saint Benoît à Monte-Cassino. Pardonnez-moi de présenter un certain plaidoyer pro domo ! Le Pape disait : « C'est la soif de vraie vie personnelle qui conserve à l'idéal monastique toute son actualité. Puisse le comprendre notre société, notre pays qui, en d'autres temps, fut si propice à la formule bénédictine de la perfection humaine et religieuse, alors qu'aujourd'hui, il est peut-être moins fécond que d'autres en vocations monastiques. Dans les siècles lointains, l'homme accourait vers le silence du cloître, à la suite de saint Benoît de Nursie, pour se retrouver lui-même : il habita avec lui-même – *habitavit secum* – sous le regard de Dieu', nous dit saint Grégoire le Grand, biographe de saint Benoît. Mais alors ce geste était motivé par la décadence de la société, par la dépression morale et culturelle d'un monde qui n'offrait plus à l'esprit de possibilités de conscience, de développement, de conversation. Il fallait un refuge pour y retrouver la sécurité, le calme, l'étude, la prière, le travail, l'amitié, la confiance. Aujourd'hui, ce n'est plus la carence de la vie sociale qui nous pousse vers ce refuge, mais son exubérance. L'excitation, le bruit, l'agitation fébrile, l'extériorité, la foule menacent l'intériorité de l'homme. Il Lui manque lui-même. Pour retrouver la maîtrise et la joie spirituelles de lui-même, le besoin de se remettre en face de lui-même dans la cloître bénédictin. Dans la discipline monastique, l'homme est regagné à lui-même et à l'Eglise. Le moine a une place de choix dans le Corps mystique du Christ, une fonction on ne peut plus providentielle et nécessaire. Nous vous le disions parce que nous savons et nous voulons avoir toujours dans notre et sainte famille bénédictine la gardienne fidèle et jalouse des trésors de la tradition catholique... »

L'Impératrice courage (quel beau qualificatif !) a suivi la voie de l'intériorité et nous aide à nous y engager, comme l'exprime avec bonheur Monsieur Jean Sévillia dans sa conclusion qui sera aussi la nôtre : « A ceux qui ne se résignent pas au goût de notre époque pour le superficiel et l'éphémère, à ceux qui se fondent sur les permanences de l'homme et de l'histoire, l'impératrice Zita trace un modèle. » (p. 300).

Association
pour la béatification et la
canonisation de l'Impératrice
et Reine Zita, épouse et
mère de famille

Abbaye Saint-Pierre
1, Place Dom Guéranger
72300 Solesmes
association.zita@gmail.com
www.associationimperatricezita.com

Association régie par la loi
de 1901 déclarée à la Sous-
Préfecture de La Flèche
le 16 février 2009
(JO du 28 février 2009)